magazine

Le Verbe

(histoires de) salut.

gratuit

été 2017

redaction@le-verbe.com

LA ROUTE SACRÉE D'UNE ARTISTE

Cherchant toujours à « extraire une parole qui s'inscrit le plus justement possible dans l'expérience du monde », **Isabelle Duval** a débuté comme poète, mais se définit aujourd'hui comme artiste multidisciplinaire : photographie, arts de la scène et vidéo. Elle s'associe à des collaborateurs de tous azimuts qui partagent ce même désir.

Sa démarche s'inscrit dans une quête de la transcendance, puisant dans la tradition catholique dont elle est issue, dans ses nombreux voyages entre l'Afrique et le Québec et dans la relation au territoire nordique des peuples d'ici.

En 2014, elle entreprend un périple de dix jours avec Jean Désy (littéraire, philosophe et médecin) et le père Pierre-Olivier Tremblay, o.m.i. (recteur du sanctuaire Notre-Dame-du-Cap) pour se rendre à l'Antre de marbre, haut lieu spirituel pour les Autochtones et les catholiques. C'est cette aventure, appelée *La route sacrée,* qui a donné lieu à un blogue et, finalement, à un livre du même nom paru aux Éditions XYZ au début de 2017. (**J. L.**)

www.laroutesacree.com
www.lecielcommepassage.com

L'ÉVÊQUE DE ROME SUR TED

Vous connaissez sans doute les conférences TED (*Technology, Entertainment, Design*) ?

Disponibles gratuitement sur Internet, ces conférences ont pour but de diffuser des « idées qui valent la peine d'être répandues » (*Ideas worth spreading*).

En avril dernier, le pape François a, pour la première fois dans l'histoire de TED et dans celle de la papauté, livré une conférence en direct à partir du Vatican.

Intitulée *La raison pour laquelle le seul futur qui mérite d'être conçu inclut tout le monde,* cette conférence s'adressait à toute personne de bonne volonté et proposait un regard lucide, mais plein d'espérance pour le monde d'aujourd'hui. Le pape a notamment insisté sur le fait que la vie n'existe que dans les relations avec les autres, appelant ainsi à une plus grande solidarité et à une révolution de la tendresse. (**J. L.**)

La conférence est disponible sur www.ted.com avec sous-titres en français.

STAND UP AND SAY NO

Ce groupe canadien a tout de la sonorité de la vague rock garage (Interpol, The Strokes) new-yorkaise de la fin des années 1990. Contrairement à celle-ci, qui glorifie une vie dissolue dans le trio « sexe, drogues et rock and roll », **André Nault,** figure de proue du projet, tente en effet de démontrer qu'il n'est pas impossible d'allier carrière musicale et vie familiale.

En 2011, il vend tous ses instruments, déçu du faible succès de sa musique. Il recommencera à écrire et à jouer avec la seule et unique guitare qu'il avait préservée. Ses compositions attireront rapidement l'attention de certains publicistes, ce qui lui donnera l'intuition de former Stand Up and Say No.

Protestant contre le conventionnel métro-boulot-dodo, Nault tente par sa musique de léguer une vision différente à ses enfants. Dans une industrie qui élève souvent le vide relationnel et le consumérisme en modèles, il dit: « Maintenant, lorsque j'écris à propos de l'amour, je sais ce qu'il est. » (**J. L.**)

www.standupandsayno.com

Photos : Facebook

magazine
Le Verbe

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION
Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Jean Grégoire, Alexander King, Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ • publicite@le-verbe.com

SECRÉTAIRE : Nathalie Schmatz • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

LE VERBE
L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

CONCEPTION COUVERTURE • *Le Verbe*

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe

HISTOIRES DE SALUT

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Naitre, manger, grandir, se reproduire, travailler (pour manger)… et puis mourir. Ça, c'est la vue d'ensemble.

Maintenant, si on regarde une journée type : métro, boulot, dodo. On connait la rengaine.

La vie, notre vie, qu'on la regarde à petite ou à plus grande échelle, apparait parfois absurde. Et pourtant, rien n'est encore péjoratif dans ce schéma. C'est ce qu'on pourrait appeler la vie « normale », ou bien « naturelle »… à l'image de nos semblables les animaux.

S'il ne s'agissait que de cela, d'aucuns sauraient peut-être s'en satisfaire. Qui ne rêve pas, après tout, d'écouler son temps dans la jouissance des plaisirs de la table, du lit et de l'écran plat?

Le hic, c'est qu'au long de cet itinéraire se présentent des écueils : les uns vont ruiner leur réputation et leurs relations à cause d'un *job* ingrat (***Les screws,* p. 4**), les autres perdent un enfant sur le point de naitre (**François, p. 10**).

Normal d'avoir envie de fuir, de chercher le salut ailleurs (**Salut pop Jésus, p. 14**).

« C'est grand la mort, c'est plein de vie là-dedans », chantait Félix. La vie monotone et insignifiante nous apparait d'autant plus répugnante, car nous sommes précisément faits pour une vie pleine et abondante.

Nous devons toutefois accepter de rentrer dans ces « morts » du quotidien pour trouver la vie, la vraie.

*

Pour ceux qui nous liraient pour la première fois, sachez que vous ne tenez dans vos mains qu'une fraction de ce qu'est réellement *Le Verbe*.

Il existe également une revue de 84 pages, tout aussi gratuite que ce magazine, envoyée par la poste uniquement à ceux qui la demandent, ou en format PDF sur notre site Web (le-verbe.com). Ce dernier fait office de blogue, et on peut aussi y réécouter notre émission de radio *On n'est pas du monde,* animée par notre équipe et diffusée sur les ondes de Radio VM et de Radio Galilée. ■

PORTRAIT

SORTIR DU TROU

ÊTRE UN BON *SCREW*

En prison, c'est la loi du plus fort.
Regard sur l'univers hermétique des milieux carcéraux à travers les yeux de deux *screws* dont la foi a tout changé dans leur façon d'y travailler.

Texte de Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Illustrations de Félix Antoine Leroux / #Art Horg

Ce n'est pas tous les jours qu'un *screw* s'ouvre à vous. Pardon ! Un « agent des services correctionnels », mieux connu sous le nom de « gardien de prison ».

Marilyn et François* l'ont fait. Nous avons parlé quelques heures. Nous aurions pu étaler ça sur des jours. Chacun pourrait écrire un livre à sensation, ou plutôt un guide de survie.

« Une prison, c'est comme une ville ; nous, on est les policiers, et tous les citoyens sont des bandits », lance François.

Combien y a-t-il de bandits dans votre ville ?

— Disons que le nombre de gardiens est totalement disproportionnel !

— Tu veux dire insuffisant ?

— Vraiment ! Les gars sont laissés à eux-mêmes. C'est ce que j'ai trouvé le plus difficile quand j'ai commencé ce métier-là…

Avant d'atterrir ici, François travaillait en centre d'accueil, où il devait intervenir physiquement presque quotidiennement auprès des jeunes en crise, souvent plus vieux, plus grands et plus fous que lui. Ce n'était pas rare qu'il se blessait.

« Au moins, en prison, quand on sort à l'extérieur avec les détenus, on est armé et on a un gilet pare-balles… Et on est mieux payé ! En centre d'accueil, on est à mains nues, c'est plus dangereux, mais au moins, on pouvait développer une relation avec les jeunes ; on passait la journée avec eux, on discutait et mangeait ensemble. Ici, une fois la porte de la *wing* fermée, ils sont de leur côté, et nous du nôtre. »

Il n'y a pas de relation possible ? « Pas la moindre. C'est la culture correctionnelle. Dans une *wing,* il y a de 30 à 60 détenus – en fonction de la surpopulation – pour seulement de 4 à 8 gardiens. On fait cinq rondes par jour. Le reste du temps, on est en dehors et on surveille par caméra, mais il n'y a pas de caméras partout. On ne peut pas savoir ce qui se passe dans les cellules. »

Ça fait quoi ? « Ben… ça fait que l'autre jour, un détenu s'est fait battre presque à mort. Il avait toute la face tailladée par un pic. On est intervenu juste avant qu'il se fasse arracher les yeux… »

* Les noms ont été changés pour préserver l'anonymat.

LES BOURREAUX

François reste silencieux, puis poursuit, comme pour se vider le cœur : « Depuis que les détenus n'ont plus droit à la cigarette – même pas dans la cour –, la violence a décuplé. Notre prison est un grand réseau de drogues. Il y a des gars qui rentrent juste pour faire de l'argent. Depuis l'interdiction des cigarettes, les non-fumeurs se font taxer. Quand ils arrivent, ils doivent déclarer qu'ils sont fumeurs pour pouvoir réclamer les timbres antitabagiques fournis par le gouvernement. Les gars ramassent les *patchs,* les grattent et les fument. Ce n'est pas rare que des drones viennent livrer du tabac aux fenêtres des cellules. La blague à tabac se vend 300 $… Il y a même eu un mort dans le réseau l'an passé à cause de ça. »

Comment peut-on souhaiter devenir agent dans la vie ? Comment travailler dans un monde pareil ? François dit qu'il est arrivé là par hasard et que c'est le cas de la plupart de ses collègues.

« Les agents sont issus de notre société, et pour la plupart d'entre eux, le bandit est une vidange. Depuis quelques années, il y a plus de jeunes : eux, ils veulent vraiment faire ça dans la vie. La plupart ont fait une technique d'intervention en milieu carcéral ou une technique policière. Ça donne des agents plus heureux. La jeunesse amène une autre vision, mais bon, ce n'est pas toujours mieux non plus. »

Dirais-tu que les agents sont, comme dans les films, des espèces de bourreaux ? « C'est sûr qu'il y en a des pas fins, comme dans n'importe quel milieu. Moi, je ne suis pas un bourreau. Je suis un gardien. Je m'appuie sur la Parole de Jésus : « Des militaires lui demandaient : "Et nous, que nous faut-il faire ?" Il leur dit : "Ne faites ni violence ni tort à personne, et contentez-vous de votre solde" » (Lc 3,14).

« Mais les véritables bourreaux, ici, ce sont les détenus envers les détenus. Je suis là depuis 10 ans, mais il y a tellement de violence, de détresse, de suicides… Je suis de moins en moins à l'aise avec ce milieu. Il y a un mois, un gars s'est fait poignarder juste à côté de moi à cause des guerres de gangs. »

Comment fais-tu pour garder la foi ? « La prière et le silence. Je demande à Dieu de les bénir. Dans mon gilet pare-balles, à gauche, j'ai ma Bible, et à droite, j'ai ma médaille miraculeuse. Je ne peux pas toujours aller en profondeur, mais souvent, juste leur dire que je sais que ce n'est pas facile, et que je vais prier pour eux, ça change leur regard. »

LA BONNE *WING*

La *wing* de Marilyn, François dit que c'est la « bonne *wing* » parce qu'elle a toujours les mêmes détenus sous sa garde, et qu'elle peut les accompagner du début jusqu'à la fin de leur incarcération.

« Ça ne veut pas dire que c'est plus facile… Quand elle a découvert un pendu dans sa cellule, et qu'elle a dû le sortir, elle a été en état de choc pendant des semaines… »

La réalité de Marilyn est celle d'une « femme en prison ». Son sourire change les choses et désamorce les situations critiques.

« Les gars me disent : "Souriez, madame Bertrand ! Vous nous faites du bien !" Même avant ma rencontre avec Jésus, ils aimaient mon sourire. »

Et depuis ?

« Ils viennent me voir plus souvent. Il y a un gars, un gros *tough*. Il portait une croix à l'envers. Je lui ai dit : "Pourquoi tu la mets à l'envers ? Faut que tu montres que tu es un *tough* ? Que tu es pour le diable ? Ça fait *hot*, hein ? Tu dis souvent qu'il n'y a rien qui marche dans la vie… Ben, peut-être qu'elle changerait si tu mettais sa croix à l'endroit. Penses-tu que tu ne fais pas de la peine à Dieu ? Tu es son enfant…" »

« Il me regardait, méfiant, mais quelques semaines plus tard, il est repassé avec sa croix à l'endroit cachée dans sa chemise. J'ai dit en chuchotant : "Tu es gêné de montrer qu'elle est à l'endroit ? Crains pas. Je le dirai pas !" C'est ça, mon approche. Je pourrais me taire, mais non… »

LA MÈRE

« Une fois, sans faire attention, je suis entré dans le local de leur groupe de prière. L'aumônier, discrètement, m'a fait signe de rester. Pendant le *Notre Père,* je me suis retrouvée main dans la main avec eux. Ce sont des choses qui ne se font pas. Un détenu a dit : "Je veux remercier le Seigneur d'avoir une gardienne avec nous !"

« Certains savent que je vais à la messe ; alors, quand ils y vont et que je suis dans mon quart de travail, je leur dis en souriant : "Prenez-en deux ! Une pour moi aussi !" »

Ils communient pour toi ? « Oui… Quand je faisais les dossiers pour libération conditionnelle, plusieurs s'en allaient

devant le Comité tout déguenillés ! Je leur disais : "Regarde de quoi tu as l'air ! Tu vas te faire la barbe et te laver ! Tu vas démontrer que tu es motivé. Tu dois être présentable. Fais comme si c'était une entrevue." Ça ne leur plaisait pas de se faire dire ça, mais tranquillement, ils venaient tous me voir et me disaient, tout fiers : "Je vais être *clean* à soir, Mme Bertrand !" La joie, c'était quand ils revenaient : "Je l'ai eue ! Je l'ai eue ! Merci ! Vous êtes comme une mère pour moi !" »

Marilyn les accompagne aussi de façon « interdite » : « Un monsieur est tombé malade. Il fait du temps depuis 1972. Un vieux bougonneux. Il prend des médicaments, achète ceux des autres et mélange tout ça. Il est tout le temps *stone*. Il a eu un cancer et a dû se faire opérer au visage ; on lui a enlevé un œil… Je lui ai pris la main et lui ai dit : « Je suis avec toé, Lucien. » Je lui ai payé un café… On n'a pas le droit de faire ça, mais des fois, il y a des cas… tu n'as pas le choix… Il est seul au monde. Il a juste nous autres. »

L'ARRIVÉE

Les plus durs envers Marilyn, ce ne sont pas les détenus, mais les autres agents. Certains détenus ont remarqué que des agents malmenaient Mme Bertrand. Elle ne peut que constater que, depuis sa conversion, certains collègues avaient changé d'attitude envers elle, passaient des commentaires désobligeants sur Dieu ou sur la « faiblesse d'esprit » des croyants…

Pourquoi, selon toi ? « Parce que je me tiens avec les prêtres ! Je fais partie des "pro-détenus", dans leur façon de voir les choses. Nous croyons en la réhabilitation, à l'éducation.

« Je me suis fait demander si j'étais dans une secte. J'ai répondu que j'étais catholique, que j'allais à la messe et que je lisais la Bible. J'ai juste plus d'amour, c'est grave, ça ?

« Ils ne me reconnaissent plus. J'ai beaucoup changé. Je ne parle plus de mes ébats sexuels, je ne sacre plus… Ils me trouvent plate et prude ! Ah ! moi, je me trouve tellement plus *hot* qu'avant ! Je suis en paix. Toujours joyeuse ! »

Comment étais-tu avant la prison ? « Ahhh… J'étais douce, aimante et j'avais du caractère. Quand je suis arrivée ici, la première chose qu'on m'a demandée, c'est si j'étais en couple. J'ai répondu oui. On m'a dit que, dans deux ans, j'allais rompre et perdre ma maison. J'ai demandé pourquoi. On m'a dit : « Parce que la prison, ça change. »

Horaire de travail : une fin de semaine de congé sur cinq pour commencer, puis une sur trois ; de 7 h à 15 h, et retour à 23 h pour la nuit. L'agent qui refuse se retrouve au bas de la liste.

« Dans le fond, on fait de la prison, nous autres aussi… Tu en viens à te déconnecter du monde parce que tu ne peux jamais aller nulle part ; les gens se disent que tu dois travailler et ne t'invitent plus. On n'a plus d'amis. »

Et puis, c'est vrai, finalement ?

— Quoi donc ?

— As-tu perdu ton conjoint et ta maison ?

— Plus encore… Je ne faisais que travailler. La prison est devenue mon milieu. Je n'avais plus de vie. J'appartenais à

la prison et je devenais comme elle : chialage, intolérance, impatience, jugements. Au début, tu te dis que ce ne sont pas tes valeurs, mais à la longue, elles le deviennent. »

LE TROU

Le trou, ce peut aussi être celui de l'existence. « J'avais une belle maison, une belle auto, plein d'argent, me confie Marilyn. Je suis tombée dans l'alcool. J'avais toujours plein de questionnements. Je me demandais comment j'en étais arrivée là, mais je n'avais pas de réponse, alors je continuais.

LE TROU, CE PEUT AUSSI ÊTRE CELUI DE L'EXISTENCE.

« Je me suis mise à avoir une vie sexuelle assez active. Je me sentais si vide en dedans, comme si le sexe apportait un baume sur mon malêtre. J'étais accroc à la porno.

« J'étais dans l'occultisme, toujours rendue chez les médiums. Un soir, j'ai senti une "présence" dans mon lit… J'ai eu tellement peur ! J'ai commencé à faire des crises de panique jusqu'au moment où j'ai voulu en finir. »

Un matin, alors qu'elle travaillait au trou, elle a demandé à sa supérieure l'autorisation d'aller faire du bureau. « J'étais incapable d'être là. Faut avoir le moral pour travailler au trou. Bref, je voulais en finir… J'étais en train d'étouffer. J'ai quitté le bureau pour aller chercher un dossier, et dans le corridor, je me suis mise à manquer d'air. Au loin, j'ai vu l'aumônier qui approchait… Nous étions seuls dans le corridor. Lui non plus n'avait pas l'air de bien aller… Arrivée à côté de lui, le cœur m'arrête, je tombe à genoux en m'accrochant à son col romain : "Aide-moi… j'vais mourir !" »

Qu'est-ce qu'il a fait ? « Il m'a répondu : "Ah ! C'était toi, mon mal de tête ? J'ai failli ne pas rentrer ce matin !" »

Il a trainé Marilyn dans son bureau. Elle est restée là, à pleurer sa vie. Le Christ l'avait sortie du trou.

François aussi. Né dans une famille catholique, issu du milieu des HLM, il abandonne l'école à 15 ans pour devenir délinquant. Toujours tiraillé entre ces deux mondes.

« Une fois, j'avais emmené une fille chez nous. Quand elle a vu le bénitier au mur, la Bible ouverte sur une table, avec des petits pains de la Parole, elle m'a dit : "T'es qui, toé ?" »

Elle ne connaissait que le *pusher,* avec ses tresses longues jusqu'aux épaules et son couteau. « Dans ma poche de jeans, j'avais toujours mon crucifix avec, derrière, ma *bit* de hash collée dessus. J'allais au confessionnal comme ça. La nuit, je me levais pour consommer… et j'en profitais pour prier. »

À trois reprises, le Christ lui a fait signe. Un jour, il a compris, avec le cœur, que Jésus était mort pour lui et que, même s'il n'y avait eu que lui au monde, il serait mort quand même. Un jour, il a eu peur de ne plus être capable de revenir à Dieu, à force de mener sa double vie. Un jour, en pleine prière, il s'est vu, comme en rêve, assassiner un ennemi et s'en réjouir.

« J'ai vu que le Seigneur m'avait préservé de ce futur-là. Qu'à cause de mon intensité, j'en serais venu à ça. J'ai vu que je n'étais pas mieux que tous ceux qui ont tué pour vrai et qui entrent ici. »

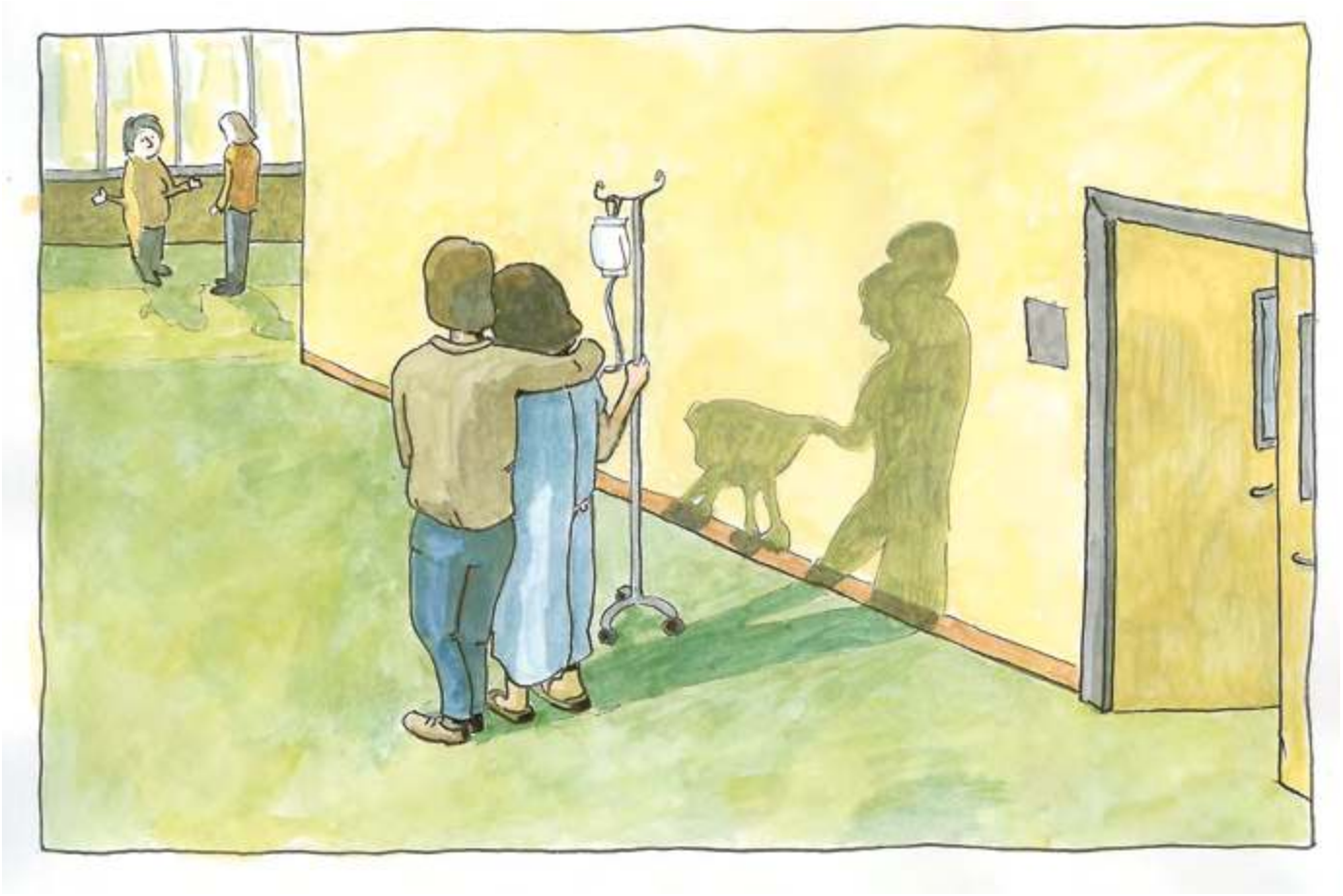
Que ce soit par le parcours du combattant ou bien par une chute inopinée, même les *screws* peuvent sortir du trou et ressusciter. ■

TRANCHE DE VIE

FRANÇOIS

Texte : Florence Bisson
redaction@le-verbe.com

Illustration: Gabriel Bisson



« Ça, c'est son cœur, et il n'y a aucune activité. Je suis désolée. »

C'est une des phrases qui tournent sans cesse dans ma tête depuis quelques mois déjà. C'est surtout la dernière que nous pensions entendre ce soir-là.

En fait, au moment où la technicienne en échographie a prononcé ces quelques mots si lourds et définitifs, elle ne faisait que confirmer ce que personne encore n'avait été capable de nous dire depuis que nous étions arrivés à l'hôpital. Mais nous espérions encore. Nous espérons toujours, d'ailleurs.

C'est que, à peine cinq jours plus tôt, ce même petit cœur, j'en avais entendu le rythme fou et irréel. On avait un peu palpé le bébé, pour être certain qu'il s'en allait dans la bonne direction. Tout était beau. Il était parfait. Il grandissait bien, il bougeait bien, quoique j'en avais connu des plus vigoureux.

Et puis voilà, après 37 semaines à le porter, je ne le sentais plus bouger du tout. Comme nous étions à l'extérieur cette fin de semaine là et que nos journées avaient un rythme différent, j'ai d'abord pensé qu'il se faisait seulement plus tranquille que d'habitude. Mais je ressentais quand même un serrement au cœur quand je caressais mon ventre et qu'il ne réagissait pas…

Nous nous sommes rendus à l'hôpital en soirée, mon mari et moi, pour nous rassurer. Ils ont d'abord pensé avoir trouvé son cœur, mais c'était mon pouls inquiet qu'ils entendaient. Puis, un résident m'a fait une échographie.

Personne ne parlait. Un silence de mort.

C'est étrange, cette expression… J'ai toujours pensé qu'on y faisait référence aux morts qui n'émettent aucun son, mais aujourd'hui, je me dis qu'on parle peut-être aussi de la réaction des gens en face de la mort.

Bref, personne ne parlait. Et ça s'étirait. Le résident cherchait sans vraisemblablement trouver quoi que ce soit. Après une dizaine de minutes de torture intérieure, j'ai osé : « Vous cherchez quoi, au fait ? »

« Son cœur. Je ne le trouve pas. Mais c'est peut-être juste ma machine. On va faire venir quelqu'un pour vérifier plus sérieusement. »

Nos cœurs avaient compris, mais nos cerveaux sont plus lents, je pense. *Nous espérions encore.*

On nous a emmenés dans un petit salon tapissé d'affiches sur le deuil périnatal, le temps que la technicienne arrive. C'est à ce moment que nous avons décidé de le nommer François.

*

Nous sommes allés chercher nos deux autres garçons et nous sommes rentrés chez nous, le cœur déchiré. François était toujours dans mon ventre, mais en même temps, pour une raison qui nous échappait à tous, il n'y était plus.

Nous sommes retournés à l'hôpital le lendemain, les yeux rougis et gonflés, pour l'accouchement. On m'aurait amenée à la chaise électrique, je ne me serais pas sentie pire.

On nous attendait.

Notre sagefemme nous a rejoints un peu plus tard, pour nous accompagner. Et les heures, les nombreuses heures qui ont suivi ont été d'une intensité inimaginable. Nous avons pleuré, évidemment, mais nous avons beaucoup ri aussi. Et nous avons parlé. Nous avons prié, nous avons pleuré encore.

Je pensais à la Vierge au pied de la croix. Je pensais à la coupe qu'elle avait bue elle aussi, au fond. Je me disais qu'elle avait porté et aimé ce fils qui était sacrifié devant elle. Qu'elle avait dit « oui » quelque 33 ans auparavant, sans rien savoir de ce qui les attendait, et qu'elle n'avait pratiquement rien eu à dire sur la suite des choses.

L'accouchement a été long, mais c'était bon qu'il en fût ainsi. J'en avais besoin. Ça a permis à mon corps d'accompagner mon cœur dans la douleur, dans la souffrance. Et ça me laissait plus de temps avec lui, aussi. Nos minutes ensemble étaient comptées.

Et puis il est né. Enfin, il est sorti.

Ç'a été un moment magnifique, comme avec ses frères avant lui. Nous avons pleuré de joie, nous l'avons trouvé beau. Le plus beau. Ses petits pieds, ses mains, sa petite bouche si parfaite… Tout y était.

Il s'est laissé prendre. Aimer. Je ne pouvais pas décrocher mon regard de ses traits. Je voulais les graver à tout jamais dans ma tête, dans mes yeux.

Nous avons tout compris aussi, à ce moment-là. Du moins, techniquement. C'était un bête accident, de ceux dont on se croit à l'abri de nos jours. Un nœud trop serré dans le cordon avait eu raison de lui. Nous avons soupiré, remplis d'un soulagement doux-amer.

Nous avons pu le garder avec nous un certain temps. Assez longtemps pour le présenter à nos familles, pour qu'ils le voient, que cet enfant soit concret pour eux aussi.

Et nous sommes partis. Nous sommes sortis de l'hôpital sans bedaine, sans bébé. Les bras vides. Le cœur troué, l'âme vieillie de 1000 ans.

Mais pleins d'espérance.

*

Nous voyons déjà des fruits concrets de la brève présence de François avec nous et de son départ prématuré. Un autre mystère, cette mission qui lui a été confiée alors qu'il n'a jamais eu l'occasion seulement même d'ouvrir les yeux.

Souvent encore, la tristesse et la colère m'étouffent. Il m'arrive de trouver injuste que nous ayons eu à le perdre afin que d'autres aient la foi – oui ! c'est arrivé – ou bien voient Dieu dans cet évènement de mort.

Puis, je repense à Marie. Son « oui » du départ, dès la conception de son fils, était un « oui » au fait que l'enfant ne lui appartiendrait pas. Enfin, si l'on avait demandé l'avis de la Sainte Vierge avant de clouer le Christ sur la croix, j'ose imaginer qu'elle aurait pris sa place. Et rien n'aurait été pareil pour l'humanité…

« LES MORTS NE S'ENVOLENT PAS, SINON EN NOUS-MÊMES. »

— Paul-Marie Lapointe

Florence (texte) et **Gabriel Bisson** (illustrations) vivent au cœur d'un petit village sis au bord du Saint-Laurent avec leurs deux garçons. Elle est passionnée d'histoire de l'art, de recettes audacieuses et de films documentaires étranges. Lui est ingénieur à temps plein, bédéiste à temps partiel, et papa beau temps comme mauvais temps.

STYLE LIBRE

SALUT POP JÉSUS

Texte : Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le.verbe.com

Illustration : Léa Robitaille

À la petite école, on nous a saturés de l'expression « Bonne Nouvelle » dans les cours de catéchèse (ou étaient-ce des cours de bricolage, je ne sais trop). Tellement qu'on ne peut plus entendre ces deux mots sans imaginer madame Ghislaine nous distribuant des silhouettes du *Jésus/Ken Barbie* à colorier, le teint rose, les sourcils bien épilés et les cheveux blonds, propres comme une pub d'Herbal Essence.

DANS VOS OREILLES

« Aujourd'hui, ma vie c'est de la marde », Lisa LeBlanc, Lisa LeBlanc, Bonsound, 2012.

« Recommencer », Mille excuses Milady, Jean Leloup, Dare to Care Records, 2009.

« Crown of Love », Funeral, Arcade Fire, Merge Records, 2004.

Bien sûr que Jésus devait avoir la peau des avant-bras bien douce. Mais est-ce là une caractéristique distinctive du Fils de Dieu ? Je connais des tas de bonnes personnes autour de moi qui ont la peau douce, les dents blanches et les oreilles propres. Elles ne sont pas des messies pour autant.

Alors, s'il n'est pas une sorte de croisement génétique entre Leonardo DiCaprio et Che Guevara, qui est Jésus ? Qui est ce Messie ? Un ami ? Un frère ? Le Fils de Dieu le Père ?

Comment peut-on annoncer à quelqu'un que « Jésus est son ami » quand son expérience de l'amitié est une suite de trahisons ?

Comment peut-on annoncer que « Jésus est un frère » à quelqu'un qui a été écrasé par le sien sa vie durant ?

Comment dire à une femme que « Dieu est son père » alors qu'elle a vu le sien boire jusqu'à plus soif avant d'humilier sa mère ?

De quel dieu-de-la-promesse peut-on témoigner devant celui qui n'a plus une once d'espérance ? Quel dieu-amour présenter à celle qui n'a gouté, dans sa chair, que des versions perverties de l'amour ?

Qu'est-ce que cette « Bonne Nouvelle » de l'annonce d'un messie mort et ressuscité par amour pour nous sauver ?

Loin de me faire penser à un bibelot en papier mâché, Jésus, pour moi, résonne plutôt comme trois *tounes* populaires attrapées sur les ondes FM, coincé dans ma voiture sur la 40 en construction.

LE SOURIRE DE LISA

« Ma vie, c'est de la marde ! » s'époumone la chanteuse néobrunswickoise Lisa LeBlanc.

« Alors, bienheureuse es-tu ! » lui répondrait le Christ s'il la croisait sur la *Main* à Moncton.

Bienheureux ceux dont la vie c'est de la marde, car le Royaume des cieux est à eux ? Je ne me risquerai pas à faire dire au Messie des mots qu'il n'a jamais prononcés. Mais je me plais à l'imaginer traverser notre époque, s'y mêlant aux poqués et paumés des quartiers oubliés.

Il aurait été proche des larrons défigurés par le mal commis et enduré. Il aurait écouté cette prostituée lui raconter pendant des heures comment son grand tannant de neuf ans s'en sort pas si mal à l'école. Il aurait fait du porte-à-porte

dans les CHSLD pour jouer au backgammon avec des vieux esseulés.

Il aurait partagé un Kraft Dinner avec Lisa LeBlanc dans son appart' pas meublé.

Bienheureux ceux dont la vie c'est de la marde ? Jésus Christ n'a pas retenu jalousement sa dignité (*cf.* Ph 2,6-11). En d'autres mots, il n'a jamais dit : « Débrouillez-vous avec vos troubles ! » En tout cas, j'ai eu beau chercher, je n'ai lu ça nulle part dans la Bible.

Ceux qui trouvent que leur vie sent mauvais peuvent certainement trouver réconfort en ce Dieu si proche qu'il est né au milieu d'odeurs d'étable.

NE PAS SE SAUVER DU LELOUP

« Mais je préfère toujours recommencer. Faut-il tellement aimer pleurer. »

Jean Leloup a eu un autre instant de luci-di-di-té. Après avoir clamé – précurseur de Lisa Leblanc – que « la vie est laide », et s'être questionné à savoir s'il devait « partir ou bien rester » dans ce triste monde, l'excentrique et improbable chanteur de Sainte-Foy prêche un réalisme aussi rare que précieux.

« Je partirais tellement aujourd'hui, je partirais au milieu de la nuit », chante Leloup dans « Recommencer ». Qui n'a jamais ressenti cet irrépressible désir de fuir, de lever les feutres, de se prendre un aller simple pour Katmandou ?

M'en aller chaque fois que mon enfant pleurniche (ou hurle) pour rien, dérange mes plans, ma journée bien planifiée, m'arrache à moi-même. M'en aller chaque fois qu'une énième incompréhension mutuelle survient dans le couple, avec les collègues, dans la fratrie. M'en aller chaque fois que le travail et les responsabilités me pèsent, me tourmentent, m'angoissent, m'insomniaquent.

Se sauver ? Verbe équivoque.

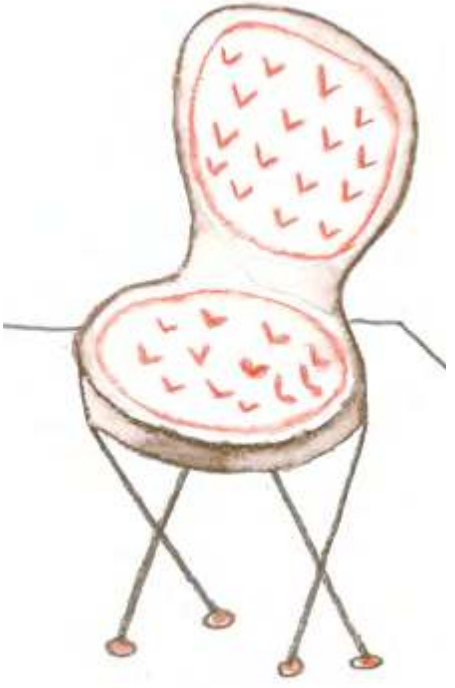
Ici, curieusement, prendre ses jambes à son cou est l'antithèse du salut. Quand un tigre vous poursuit, le salut passe par la fuite. Mais pour tant d'autres occasions, le salut passe par la croix : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec ! » lui lance son compagnon d'infortune.

Vouloir descendre de la croix est une tentation qui guette autant le missionnaire jésuite au Japon que l'ado qui fait du *skate* sur le parvis de Saint-Roch. Vouloir fuir loin de ce *pour quoi* on est fait, *pour quoi* on erre, pèlerins, ici-bas, c'est le lot de tous.

Fuir dans un téléroman, vécu ou visionné. Partir dans un instagrammesque voyage de fuite de soi déguisée en découverte de l'autre. Aller *se perdre* dans les bois. S'en aller loin de la vaisselle, ou de cette satanée porte-fenêtre qu'il faudrait bien que je répare un jour au lieu d'atermoyer sur Facebook.

La vie confortable et le divertissement permettent peut-être de contourner la souffrance. Elles nous privent aussi, habituellement, de la joie de la résurrection.

Souffrant, de réparer une porte-fenêtre ? Surtout si c'est ma femme qui m'en supplie, sous forme d'une récurrente revendication aussi patiente qu'assurée. Ça viendra, chérie… Mais avant, laisse-moi m'évader un peu dans la vie virtuelle de mes *amis*. →



Recommencer, donc. Aimer, avoir mal, se faire mal, faire du mal. Puis, demander pardon, pardonner, et aimer encore.

Et on trompe. Et on se trompe. Et on se plante. D'ordinaire, par égoïsme. Par orgueil encore plus souvent.

Le parcours du baptisé n'en est pas un d'excellent ni de champion. Ou plutôt, si. Il s'agit d'apprendre à tomber de manière excellente, à se bêcher en champion. C'est-à-dire s'enfoncer à la manière de ce grognon de saint Pierre dans les eaux tumultueuses du lac de Galilée : les yeux fixés sur son Sauveur-sauveteur.

« Faut-il tellement aimer pleurer ? » Leloup est brillant. Il sait qu'aimer fait mal. Que l'amour est plus souvent tragique que romantique. Enfin, un simplissime conseil du poète insolite : « Ne partez jamais sans lui dire : "Je t'aime." Ne fuyez jamais devant les problèmes. » C'est, en quelque sorte, ce que le Christ a fait sur la croix.

DE LA TÊTE AUX PIEDS

Quand on se marie, on fait une folie. Il arrive aussi qu'on fasse, en marge de cette grande folie d'amour, de petites folies. Permettez le partage d'un souvenir de l'une de ces coquetteries qui ont ponctué ce jour béni.

Comme trame sonore accompagnant l'écrasement des orteils de l'autre, ma tendre M. et moi voulions autre chose que du Tchaïkovski. N'en déplaise aux puristes. Nous avons donc choisi *innocemment,* pour inaugurer la valse nuptiale, la pièce « Crown of Love » du groupe montréalais Arcade Fire.

« You gotta be the One / You gotta be the Way / Your Name is the only Word that I can say. »

Si j'écris *innocemment,* c'est parce que je n'avais pas mesuré la portée des paroles avant de la choisir. Disons que, pour donner le ton à plusieurs décennies de vie commune, ce choix de pièce était un brin hardi.

L'amour entre époux dépasse bien souvent les cadres rationnels. Ça relève même parfois du mystère. (Comment se fait-il que Ginette et Lucien soient toujours ensemble ?) Mais Paul de Tarse écrit que l'amour des époux a ceci de particulier qu'il est le reflet d'un plus grand mystère encore : l'amour du Messie pour nous.

Et quel amour ? Quel diadème ce Jésus – ô combien plus viril que Ken Barbie ! – a-t-il reçu pour couronner son championnat de l'amour ? Une couronne d'épines.

*

La « Bonne Nouvelle » alors ? En dépit de nos médailles et de nos défaites, de nos limites et de nos vergognes, nous sommes aimés de la tête aux pieds.

D'abord la tête. Une couronne d'amour. Des épines bien enfoncées dans le plan cartésien. Transperçant les raisons du projet. Éclatant le programme. Jésus a payé, une fois pour toutes, le prix de nos mépris et de nos justifications foireuses.

Ensuite les mains. Des mains fixées, des bras écartelés. Des mains trouées qui embrassent le monde entier. Des mains étendues à l'infini dans l'axe horizontal de notre finitude. Jésus a traversé, une fois pour toutes, nos misères pour les transcender, les transfigurer.

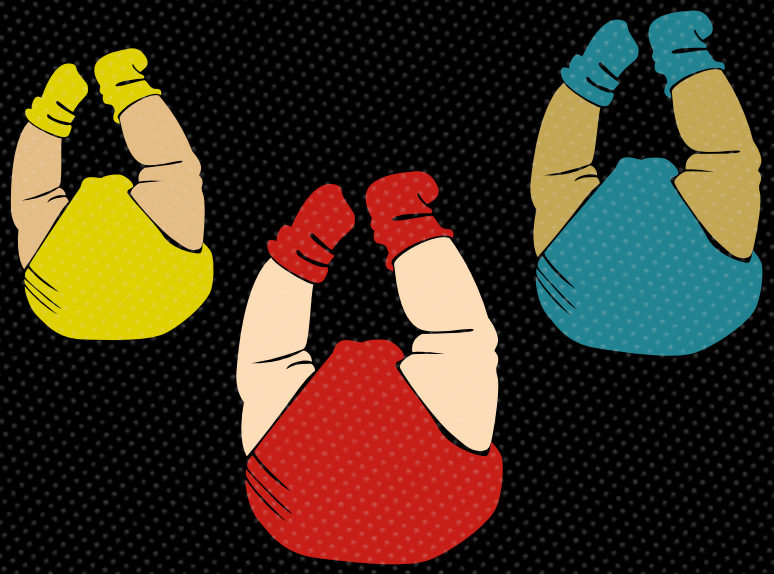
Puis les pieds. Les pieds immuables, cloués sur le bois qui empêche la fuite. Jésus sur la croix a, une fois pour toutes, détruit la mort. C'est comme ça que le Christ aime, sur la croix.

Une croix qui, comme chacune de nos croix lorsque nous laissons le Christ nous sauver, devient une planche de salut.

Pour aller plus loin :
Rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger, Martin Steffens, Seuil, 2016.

PETITE ÉCONOMIE

Économie : du grec *oiko* (foyer, maison) et *nomia* (gestion, administration). Vu comme cela, on réalise que l'on n'est pas très loin de l'écologie. D'après l'encyclique *Laudato si'* du pape François, l'écologie intégrale consiste d'ailleurs à cultiver toutes les dimensions de notre vie (économique, spirituelle, relationnelle, naturelle, etc.). Les textes de « Petite économie » proposent donc quelques trucs en ce sens.



L'arrivée du premier enfant est synonyme de nombreux apprentissages. L'un d'entre eux est le changement de couches ! Mais quelle couche utiliser : lavable ou jetable ? Petit horizon des différences entre ces couches, pour choisir en toute connaissance de cause.

ÉCONO, ÉCOLO ET HYGIÉNIQUE

D'un point de vue économique, les couches lavables sont manifestement plus intéressantes que les couches jetables.

En effet, il faut de 20 à 40 couches pour répondre aux besoins de tous vos enfants, ce qui correspond à un budget allant de 400 $ à 1000 $. Ce montant peut d'ailleurs être réduit grâce aux subventions pour couches lavables octroyées dans certaines municipalités. De plus, l'achat de couches lavables favorise souvent l'économie locale, de la confection à la vente.

Quant aux couches jetables, elles sont souvent produites assez loin et vous devrez en acheter environ 5500 par enfant, pour un cout compris entre 1400 $ et 3400 $ par enfant.

D'un point de vue sanitaire, l'utilisation de couches lavables est un choix prudent. Premièrement, les parties génitales du jeune enfant sont uniquement en contact avec du textile. Deuxièmement, les matières utilisées respirent, ce qui limite grandement l'érythème fessier.

De leur côté, les couches jetables classiques sont composées de cellulose, de plastiques et de dizaines de produits chimiques dont certains sont notoirement cancérigènes ; l'effet sur la santé à long terme est peut-être négligeable, mais il demeure inconnu.

D'un point de vue environnemental, les couches lavables sont un choix écologique. Malgré les lavages fréquents, elles nécessitent l'utilisation de 60 % moins d'eau que la production de couches jetables. Elles génèrent également moins de déchets que les 820 kilos de jetables consommées par enfant qui doivent ensuite être transportées pour être enfouies ou incinérées.

Enfin, certaines couches lavables sont composées de fibres écologiques, dont la culture ne nécessite pas l'utilisation de pesticides ou d'engrais chimiques ; un plus pour nos écosystèmes et notre santé.

INCONVÉNIENTS DES COUCHES LAVABLES

Il y a cependant quelques désavantages à choisir les couches lavables. Leur utilisation consomme du temps, car il faut s'informer sur leur utilisation, les laver et les faire sécher. Par ailleurs, les couches lavables prennent plus de place dans un sac et nécessitent un peu plus d'espace dans les vêtements qu'une couche jetable.

Cependant, les couches lavables n'entrainent pas un écartement disproportionné des jambes et n'empêchent pas l'enfant de se mouvoir ; elles ne retardent donc pas l'apprentissage de la marche. Enfin, les couches lavables ne sont pas acceptées dans tous les milieux de garde.

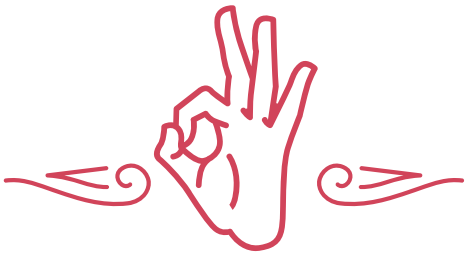
QUELQUES ENTREPRISES

Il existe de nombreuses marques québécoises de couches lavables. Les plus abordables sont faites en Chine (La Petite Ourse), et les plus écoresponsables sont faites au Québec avec des fibres nord-américaines ou écologiques (Bummis/Minikiwi, Omaïki, AppleCheeks, Mère Hélène, Bic et Biquette…).

Il y a également des dizaines de petites confectionneuses qui réalisent des couches sur commande. Bref : visitez les sites Internet, allez en boutique et essayez les couches, tout simplement !

Retrouvez sur www.le-verbe.com des astuces pour utiliser les couches lavables ainsi qu'une liste des principales entreprises québécoises qui en fabriquent.

Ariane Beauféray
ariane.beauferay@le-verbe.com



T'EN VEUX PLUS ?

ABONNE-TOI À LA REVUE Le Verbe

VISITE NOTRE SITE WEB le-verbe.com

ÉCOUTE-NOUS À LA RADIO ON N'EST PAS DU MONDE

Tous les lundis à compter du 18 septembre

9 h Radio VM
17 h Radio Galilée

Québec	Beauce	Saguenay–Lac-Saint-Jean	Montréal	Victoriaville	Trois-Rivières	Sherbrooke	Rimouski
90,9	102,5	106,7	91,3	89,3	89,9	100,3	104,1

Postes-publications N°40063100